

Lien social et Politiques

Enfants de la rue et enfants dans la rue à Mexico

Elvia Taracena

Y a-t-il vraiment des exclus ? L'exclusion en débat
Numéro 34, automne 1995

URI : [id.erudit.org/iderudit/005240ar](https://doi.org/10.7202/005240ar)
<https://doi.org/10.7202/005240ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Cet article fait état d'études menées auprès d'enfants travaillant dans la rue à Mexico, phénomène assez récent dont l'ampleur est difficile à évaluer. Il importe d'opérer une distinction entre les enfants qui travaillent pour contribuer à la survie économique de leur famille et ceux qui, n'ayant plus de liens familiaux, errent et survivent dans la rue. Même dans ce dernier cas, toutefois, les liens sociaux entre pairs sont réels et structurants. Parler d'exclus à propos de ces enfants est, dans ce sens, inapproprié.

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN 1204-3206 (imprimé)
1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Taracena, E. (1995). Enfants de la rue et enfants dans la rue à Mexico. *Lien social et Politiques*, (34), 101–107. <https://doi.org/10.7202/005240ar>

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Enfants de la rue et enfants dans la rue à Mexico

Elvia Taracena

Le phénomène des enfants qui travaillent dans la rue de façon intensive est assez récent à Mexico. Ce n'est peut-être pas tant le fait du travail des enfants que l'image négative de cette réalité qui est diffusée par la presse qui est inquiétante, car cette image contribue à stigmatiser ces jeunes. Ainsi, on a facilement tendance à les catégoriser comme des exclus : exclus de l'école, de la culture, de la famille et des relations affectives qu'elle devrait leur offrir.

Les données varient beaucoup. Certains journalistes font état de 5,7 millions d'enfants dans la rue, dans l'ensemble du pays, dont 1,15 million à Mexico (Bárcena, Guzman et Rodriguez, 1992). L'UNICEF parle de 5 millions au Mexique et de 1 million à Mexico,

le Congrès du travail de 8 millions, l'Assemblée des représentants du district fédéral (ARDF) de 3 millions à l'échelle du pays (Flores, 1992). Le CEMEDIN (Centre mexicain pour le droit de l'enfance) parle de 12 millions. Ces écarts sont reliés au fait qu'il s'agit d'estimations basées sur le pourcentage d'enfants et de personnes en situation d'extrême pauvreté, sans qu'on ait toujours bien clarifié les critères utilisés pour inclure ou non certains enfants dans ces pourcentages. S'agit-il des enfants qui travaillent dans la rue, avec ou sans liens familiaux, ou des enfants qui vivent complètement dans la rue ?

L'UNICEF et le DIF ont voulu établir une distinction entre *enfant de la rue* et *enfant dans la rue*, le premier étant celui qui vit complètement dans la rue, qui a perdu tous ses liens familiaux, et le second celui qui passe beaucoup de temps dans la rue, qui souvent y travaille,

mais qui a gardé des liens familiaux. Cette distinction quoique d'apparence subtile est importante. Les médias n'en tiennent cependant pas compte et ont tendance à confondre les deux catégories d'enfants. Ainsi, certains journaux titrent : « 54 000 enfants abandonnés cherchent de quoi vivre dans la rue » (*Metropoli*, 1989) ou « Il est urgent de sauver 6 millions d'enfants toxicomanes » (*El dia*, 1990). En général, les journaux ont tendance à exagérer les problèmes des enfants de la rue et à confondre la réalité des enfants *dans* et *de* la rue (Taracena et Tavera, 1992), contribuant ainsi à construire une représentation de l'enfant travailleur comme exclu des mécanismes de socialisation de base.

Des organismes tels que l'UNICEF ont reconnu qu'une interdiction rigide du travail des enfants en Amérique latine aboutirait à une augmentation de la



misère, que le travail des jeunes dans des conditions adéquates peut être formateur, mais que, par manque de protection, beaucoup d'enfants sont malheureusement exploités et maltraités. Ces organismes ont développé un type d'intervention sociale qui fait appel à des *éducateurs de rue* dont la tâche est d'accompagner l'enfant dans son expérience de travail et d'essayer de diminuer les risques qu'il court. Les programmes MESE (Mineurs en situation extraordinaire) ou DIF (Développement intégral de la famille) sont de bons exemples de ces interventions. D'autres organismes qui s'occupent d'enfants de la rue ont également adopté cette approche pour établir un premier contact avec l'enfant et lui proposer ensuite d'accepter de s'insérer dans une maison pour enfants comme la Casa Alianza.

Devant la diversité des chiffres et leur faible fiabilité, nous avons voulu établir notre propre diagnostic, basé sur une approche qualitative. Nous nous sommes donné comme objectifs : 1) de connaître la représentation que se font les différents secteurs sociaux du phénomène du travail des enfants et de celui des enfants de la rue (qui investissent la rue comme un lieu de vie) et 2) de connaître les conditions de vie et de travail des enfants pour repérer les risques, mais aussi les possibilités d'apprentissage dans la rue (Taracena et Tavera, 1992 ; Taracena, Tavera et Castillo, 1993). Nous considérons qu'il est important de dépasser la tendance à présenter une image unifiée des enfants des rues et à n'insister que sur leurs difficultés et leurs carences. Nous cherchons à connaître leurs conditions de vie et les modes de structuration et de construction de leur identité autant que leur réalité psychique.

Nous avons pour ce faire choisi une approche clinique et sociale qui vise à rendre compte de la réalité sociale de l'enfant de la rue, de sa relation à l'espace, à l'économie informelle, aux relations de pouvoir, etc. Nous procédons à des études de cas par des entretiens cliniques approfondis et le recours à une technique de dessins qui nous aide à comprendre la réalité psychique de l'enfant. Nous avons ainsi interviewé jusqu'à présent plus d'une centaine d'enfants, entre 1992 et 1995 (voir Taracena et Tavera, 1992 ; Taracena, Tavera et Castillo, 1993 ; Jayme et Juarez, 1995). Quand cela est possible, nous essayons de prendre contact avec les familles pour réaliser des observations et des entretiens dans le but de connaître l'univers relationnel de l'enfant. Nous avons réalisé des interventions dans différentes institutions qui accueillent des enfants de la rue et organisé des activités récréatives et

éducatives diverses avec eux qui nous permettent d'enrichir nos observations. Enfin, nous avons comparé nos résultats avec ceux d'études quantitatives comme celle de la COESNICA (Commission pour l'étude des enfants des rues), qui a mené une enquête auprès de 11 172 enfants, dans les quartiers les plus fréquentés par les enfants qui travaillent dans la rue.

La situation de l'enfant dans la rue

Il y a bien des convergences entre nos résultats et ceux de COESNICA. Ainsi, dans les deux cas l'échantillon le plus important est constitué par les vendeurs à la sauvette ; la plupart des enfants qui travaillent dans la rue ont des liens familiaux ; ceux qui vivent entièrement dans la rue représentent 9,13 % de la population de l'étude de COESNICA et 13,48 % de la nôtre.

En ce qui concerne le niveau d'études, nous avons trouvé que 39 % des enfants qui travaillent poursuivent leurs études au delà de l'école primaire, alors que 13,8 % sont analphabètes fonctionnels ; pour COESNICA ce sont 38 % qui se trouvent au niveau de l'école secondaire, alors que 17,6 % sont analphabètes.

33,2 % des enfants de l'étude de COESNICA font usage de drogues (14,7 % prennent des inhalants, 8,5 % de la marijuana et 8,7 % d'autres drogues non spécifiées). Dans notre étude, 14 % des enfants se droguent avec des inhalants. Ils ont des liens instables avec leur famille ou ont complètement perdu leurs liens familiaux, vivent avec des pairs, connaissent des expériences sexuelles, voire homosexuelles précoces. En outre, leur maîtrise de la lecture et de l'écriture est très limitée. Ils ont interrompu leur scolarité très tôt.

Les conclusions de nos premières études nous conduisent à penser que l'expérience de la rue implique certes des risques importants, mais qu'elle n'est pas constructive ou destructive en elle-même; cela dépend du vécu de l'enfant, de sa structure psychique et de ses conditions de vie. Pour chaque enfant, l'expérience de la rue est particulière et elle peut avoir des significations fort différentes.

Lucchini (1993) parle plutôt d'une *carrière* de l'enfant dans la rue, car aucun enfant ne quitte sa famille pour aller vivre dans la rue d'un jour à l'autre. Il investit la rue et il reste longtemps dans des situations intermédiaires, passant certains jours chez lui et les autres dans la rue. L'auteur critique la façon dont les institutions définissent *l'enfant de la rue*, qui serait essentiellement le résultat de deux paramètres: sa relation avec un adulte responsable et sa présence dans la rue. Au contraire, ce qui compte le plus, c'est sa relation symbolique avec la rue, les rapports qu'il établit avec les gens et les activités qu'il réalise, ainsi que la façon dont il intériorise ces expériences qui renvoient à la construction de son identité.

Le travail de l'enfant et sa relation avec le secteur formel et informel

Les enfants travailleurs passent beaucoup de temps dans la rue, qui constitue un espace important de leur socialisation. Pour comprendre ce monde-là, il est pertinent de reprendre la réflexion de certains anthropologues qui ont travaillé sur les relations entre l'économie informelle et l'économie formelle du Mexique.

Pour Bueno (1990), le secteur informel regroupe les commerces ou les petites entreprises familiales qui dépendent des ressources locales et utilisent une technologie très simple. Ils fonctionnent très

souvent aux limites de la subsistance et sont destinés à répondre à des besoins de l'ordre de la survie. Ils dépendent étroitement de la composition de la famille tant par la force de travail que par les exigences de consommation.

Pour cet auteur la vente à la sauvette est une activité intégrale du secteur informel et le travail diffère pour les différents membres de la famille. Certains produits sont plus facilement vendus par les enfants ou les femmes (c'est le cas des chewing-gums), d'autres par les hommes (comme les produits d'importation). Ce type de travail implique aussi un élargissement de la collaboration aux enfants et aux vieux de la famille. Les bénéfiques peuvent être importants, parfois deux fois le *SMIC*, mais irréguliers, obligeant ainsi les membres de la famille à investir dans plusieurs activités de façon intermittente. Ces caractéristiques du travail dans le secteur informel ont été confirmées par nos observations et nos entretiens dans la rue. La plupart des enfants interviewés gagnent deux fois le revenu d'un ouvrier et souvent les divers membres de la famille s'investissent dans la vente d'objets divers. Bueno (*op. cit.*) souligne que les frontières entre les secteurs formel et informel ne sont pas très précises et qu'il existe une relation symbiotique et asymétrique entre eux. L'auteur insiste sur le fait que, d'un point de vue anthropologique, l'échange de biens et de services dépend d'un réseau de relations entre les personnes et les groupes. Ces deux idées sont aussi explicitées par Castro Nieto (1990), qui a étudié le quartier populaire de Tepito, très connu pour la vente d'objets divers et pour son organisation des commerçants. Elle a étudié la façon dont l'État contrôle le secteur informel, poursuivant des buts de récupération politique au bénéfice du parti au pouvoir. Les dirigeants

de certaines organisations de commerçants fonctionnent comme intermédiaires entre le secteur formel et le secteur informel et exercent ainsi un contrôle social important dans la mesure où ils se chargent des démarches de permis, de négociation des places, de protection des commerçants qui se trouvent dans une situation illégale. Ils renforcent leur leadership en organisant des bals, des activités sportives et religieuses ou encore des fêtes populaires. Ainsi, ils sont capables d'exercer un véritable pouvoir par l'influence, la persuasion ou même la violence.

Les auteurs montrent bien que l'appartenance au secteur informel implique pour les enfants d'être en mesure de maîtriser les relations de pouvoir et de détenir les compétences nécessaires pour réaliser une activité. Notre enquête dans la rue nous a permis de connaître A, une adolescente de seize ans. Elle a dit travailler depuis l'âge de treize ans et regretter beaucoup de ne plus continuer ses études car elle a terminé son lycée. En même temps, elle a parlé longuement et avec fierté de tout ce qu'elle a appris dans la rue: comment négocier les espaces pour vendre, comment se protéger de la police, comment acheter son matériel pour accroître ses bénéfices, comment se débrouiller dans la rue. Nous avons aussi rencontré E, une fillette de onze ans qui vend des fleurs pendant les week-ends, car la semaine elle va à l'école. Elle réussit à gagner en deux jours l'équivalent du *SMIC*. Elle se lève à cinq heures du matin, prend deux bus et le métro pour aller au marché central, acheter des fleurs et du papier pour faire des petits bouquets, retourner chez elle pour nettoyer les fleurs, les placer dans un seau qu'elle laissera avec une réserve de bouquets dans un restaurant pendant qu'elle vendra les autres. Toutes ces démarches confrontent l'enfant à



divers apprentissages formels et relationnels, incluant l'obligation éventuelle de faire face à des situations d'abus, mais elle sait qu'elle trouvera des adultes pour la protéger. R nous a parlé, par exemple, d'une dame à qui il confie son argent pour éviter d'être volé; il en parle en termes affectueux et pleins de confiance. Il nous a dit avoir quitté le foyer familial en raison d'un conflit avec son beau-père. Cette femme paraît donc jouer un rôle de substitution maternelle en répondant à un besoin du jeune.

L'enfant travailleur et sa famille

L'étude que nous avons réalisée en 1993 nous a permis d'aborder la situation familiale et le travail de l'enfant dans la rue de façon plus fine (Taracena, Tavera et Castillo, 1993). Nous avons interviewé 36 enfants en entretiens

semi-directifs, en vue de connaître leur représentation de leur situation de travail. Par la même occasion, nous avons demandé aux enfants de dessiner une famille en suivant les consignes de Corman (1990). Nous avons, dans des études précédentes, remarqué que la situation familiale avait beaucoup d'influence sur la situation de travail de l'enfant, déterminant en partie la possibilité que celle-ci soit une occasion d'apprentissage ou, au contraire, l'expose à des risques importants.

Le recours au dessin pouvait dès lors nous donner accès à la représentation interne du sujet, c'est-à-dire à la façon dont il vit sa situation familiale et exprime ses conflits et ses désirs; le dessin lève ainsi le voile sur la façon dont cette situation nuance l'apprentissage et sur les liens que le sujet peut établir dans sa situation de travail.

Nous avons ajouté, pour cette étude, une catégorie différente d'enfants qui travaillent. Il s'agit de jeunes de treize à seize ans qui emballent les achats des clients des supermarchés et les transportent jusqu'à leur voiture en échange d'un pourboire. La plupart de ces jeunes travaillent de quatre à cinq heures par jour. Ils réalisent cette activité en plus de leurs études. Ils ne gagnent pas de salaire mais uniquement l'argent que les gens veulent bien leur donner, pratique bien établie au Mexique. En retour, le magasin a un certain nombre d'exigences: les jeunes doivent avoir une autorisation de leurs parents, prouver qu'ils sont inscrits à l'école, acheter leur uniforme et être toujours propres, ponctuels et disciplinés. Il nous a semblé intéressant d'ajouter cette catégorie d'enfants qui travaillent (bien qu'ils ne soient pas dans la rue et que, de ce fait, ils courent moins de risques), afin de connaître la façon dont ils intègrent cette expérience dans leur vie quotidienne et de

comparer leur situation à celle des enfants qui travaillent dans la rue.

Nous avons donc étudié quatre groupes: 1. les enfants des supermarchés; 2. les enfants vendeurs dans la rue; 3. les enfants qui offrent des services dans la rue; 4. les enfants qui font divers travaux ou réalisent des spectacles dans la rue.

Nous avons pris en compte les conditions de travail de l'enfant et les caractéristiques de sa famille en cherchant à évaluer, d'après l'entretien, si le travail était formateur pour l'enfant, le critère principal étant de savoir s'il était compatible avec l'école et s'il offrait à l'enfant des possibilités d'apprentissage et de développement.

Nous remarquons d'emblée que les enfants qui travaillent dans les supermarchés ont un niveau de scolarité élevé: en général, ils vont à l'école secondaire; les vendeurs et ceux qui offrent des services ont un niveau comparable, soit un cours primaire inachevé. Les enfants des spectacles de rue ont un niveau très bas: une deuxième primaire. Les risques sont plus importants pour les enfants des spectacles, alors qu'ils sont pratiquement inexistantes pour les enfants qui travaillent dans les supermarchés.

Les enfants des quatre catégories que nous avons interviewés gagnent un revenu quotidien à peu près équivalent: entre 25 et 30 nouveaux pesos, ce qui équivaut à une fois et demie le SMIC au Mexique. Aucune famille ne peut toutefois vivre avec le SMIC. Les gens exercent donc plusieurs activités en même temps, ou encore plusieurs membres de la famille travaillent. La plupart des enfants de la catégorie supermarchés utilisent l'argent qu'ils gagnent pour leurs dépenses personnelles (habits et loisirs); ceux du groupe 4 utilisent aussi l'argent qu'ils gagnent pour leurs seules dépenses personnelles (loisirs, drogue et nourriture), mais

dans leur cas, c'est parce qu'ils vivent seuls. Dans les groupes 2 et 3, la plupart des enfants donnent de l'argent à leurs parents pour couvrir les dépenses de la famille.

Les projets sociaux sont plus ambitieux dans le cas des jeunes du premier groupe ; le niveau de scolarité de la fratrie est d'ailleurs plus élevé. La qualification des parents est plus importante et leur métier paraît plus stable. Un nombre plus élevé de mères que dans les autres groupes restent à la maison, ce qui pourrait être le signe d'une meilleure situation financière de la famille.

Dans l'ensemble, les familles des enfants des groupes 2 et 3 vivent dans des conditions matérielles très précaires : un nombre plus important d'enfants travaillent ; les pères étant plus fréquemment absents, les mères doivent jouer le rôle de chef de famille et résoudre les problèmes tant financiers que relationnels de la famille. Dans le groupe 2, il existe une grande cohérence entre les activités que réalisent les enfants, celles des parents (surtout des mères) et les ambitions relatives au métier qu'ils souhaiteraient exercer. Dans ce groupe toujours, un nombre plus important d'enfants déplorent le manque de disponibilité de leurs parents.

Trois types de relations entre la situation familiale et la situation de travail peuvent être dégagés de cette étude. Le premier est représenté par le groupe 1, qui bénéficie de conditions familiales favorables dans l'ensemble. Les conflits identifiés sont ceux que connaît tout adolescent. Pour les enfants qui travaillent dans les *supermarchés*, le travail est plutôt formateur et agréable. La plupart d'entre eux ont eux-mêmes décidé de travailler, bien sûr avec l'accord des parents ; ils sont plus âgés que les autres enfants ; leur travail est plus structuré et il implique un nombre

important de règles et de contraintes formelles.

Le deuxième regroupe des situations de risque, celles des enfants des groupes 2 et 3. Les conditions du travail sont plus difficiles, le travail est moins structuré. Les enfants sont plus jeunes, douze ans en moyenne, et beaucoup comptent déjà plusieurs années de travail. Ces enfants sont souvent fatigués et découragés. L'argent qu'ils gagnent est important car il est nécessaire pour que la famille puisse vivre, ce qui produit une certaine tension dans la relation parents-enfants, surtout dans l'hypothèse où l'argent gagné par les enfants viendrait à manquer. La nécessité d'apporter une somme constante et régulière entraîne une pression plus importante, et parfois l'activité de travail devient incompatible avec l'école. Les enfants *vendeurs* et ceux qui offrent des *services* travaillent souvent un plus grand nombre d'heures que ceux du *supermarché*, même si, dans cette catégorie, nous les trouvons aussi préoccupés par l'horaire scolaire. La famille des enfants des groupes 2 et 3 paraît moins structurée et elle présente apparemment plus de problèmes. Mais nous trouvons aussi dans ce groupe des familles où la cohésion est très importante, et où le fait de réaliser la même activité sert de lien additionnel.

Le troisième type est celui d'enfants qui se trouvent dans une situation de rupture totale avec leur famille (groupe 4). Souvent ils ont été rejetés par leur famille à la suite de violences ou de ruptures affectives importantes. Au cours de nos interventions, il nous est arrivé d'essayer de réintégrer ces enfants dans leur famille et de constater qu'elle n'avait plus de place pour eux. Comme ces enfants n'acceptent souvent pas les institutions, la seule place possible devient la rue. Ils y vivent

complètement. Cinq des six enfants interviewés de ce groupe vivent dans la bouche d'aération d'une station de métro, qui leur procure de la chaleur, et sous un pont qui leur offre un abri. Ils vivent entre pairs et font fréquemment usage de drogues, en particulier d'inhalants. Ils connaissent des expériences sexuelles, voire homosexuelles très précoces. Ils travaillent de façon irrégulière, certains en nettoyant des pare-brise, d'autres en aidant sur les marchés, d'autres encore en faisant les cracheurs de feu aux carrefours. Ils disent réunir sans difficulté entre 20 et 30 nouveaux pesos qui leur permettent d'acheter des inhalants, des machines à jouer et un peu de nourriture. Il est certain que le travail qu'ils réalisent, même irrégulièrement, est le seul lien qu'ils expérimentent avec une activité qui leur impose des règles et des limites. Ils ont eu beaucoup de mal à représenter une famille dans leur dessin ; ils l'ont remplacée souvent par un groupe de pairs ou par un couple d'amis ou encore par des frères. Dans l'entretien, la plupart d'entre eux ont carrément refusé de parler de leur famille.

Le cas de la famille S

Il existe beaucoup de préjugés et d'idées reçues au sujet des relations qu'entretiennent les enfants *travailleurs* et leur famille. Ainsi, on croit souvent qu'il s'agit essentiellement de familles désintégrées, où les parents ont du mal à assumer leur rôle et se désintéressent complètement de leurs enfants. Même si cette situation existe, il n'est pas possible de prétendre qu'elle soit générale. Nous avons au contraire été surpris de constater la forte intégration de l'enfant au réseau familial. Souvent la famille construit un système de relations autour du travail, auquel chaque membre doit participer selon ses possibilités.

C'est vrai non seulement pour les petites entreprises de travaux artisanaux où la famille se réunit autour d'un espace de travail de façon naturelle, mais aussi pour la vente à la sauvette.

La famille S l'illustre bien. Le père a 35 ans, la mère 32. Ils ont trois enfants : deux garçons (R, 15 ans, et D, 8 ans) et une fille (L, 12 ans), tous nés à Mexico. Ils habitent la partie ouest de la ville. Leur maison comprend deux pièces : une cuisine-salle à manger et une chambre-salle de séjour ; la salle de bains est à l'extérieur, et elle est partagée avec d'autres familles. Ils ont l'eau courante et l'électricité. Aucun des parents n'a terminé l'école primaire, mais les enfants vont tous à l'école : l'aîné est en deuxième année secondaire, L en cinquième primaire et D en seconde. Ils vont à l'école le matin et travaillent l'après-midi et le soir. Toute la famille vend divers objets : fleurs, bonbons, petits jouets ou boissons. Le père commence à travailler le matin, il achète et dispose la marchandise que la famille vend le soir. Souvent il part vendre dès le matin. La mère s'occupe de la maison et prépare les repas le matin. Quand les enfants reviennent de l'école ils mangent tous les quatre et rejoignent le père pour l'aider à vendre. Le père négocie le permis de vente dans la rue pour toute la

famille. S'il est absent, la mère préfère ne pas aller vendre avec ses enfants car elle ne se sent pas suffisamment en sécurité. Les risques les plus habituels sont les accidents d'automobile et les bagarres entre vendeurs ; mais les S n'ont jamais été eux-mêmes impliqués dans un accident ou une bagarre.

Ils reviennent à la maison entre 9 et 10 heures du soir, selon le montant d'argent gagné. Parfois les enfants font leurs devoirs s'ils en ont encore la force. Ils disent ne pas avoir de problèmes importants à l'école, mis à part l'impossibilité fréquente d'effectuer leurs devoirs. De ce fait, leurs notes sont faibles. Ils espèrent pouvoir poursuivre l'école dans une filière technique, souhait que partagent les parents. Ils ne bénéficient d'aucun service social et quand ils sont malades ils doivent aller au dispensaire de l'église, mais ils sont en général en bonne santé. La famille S consacre le samedi soir et le dimanche à rendre visite aux amis ou à la famille, à assister à des fêtes ou à se reposer. R dit profiter du dimanche pour faire ses devoirs.

Les enfants pensent que c'est une bonne chose qu'ils puissent travailler, car ils parviennent ainsi à aider leur famille, tout en gardant de l'argent pour eux, le père leur donnant un pourcentage du bénéfice réalisé. L'aîné travaille depuis l'âge de 9 ans et les deux autres ont fait de même dès qu'ils en ont été capables, puisque telle est la coutume familiale.

Cette famille illustre bien que travail et présence dans la rue de l'enfant ne sont pas incompatibles avec une relation familiale forte, qui elle-même s'inscrit dans une longue tradition culturelle à laquelle appartient cette grande classe populaire mexicaine issue du métissage (Benar Navarro, 1994), dont le romancier Ramirez (1987) a si bien su rendre compte.

Conclusion

Les résultats de nos recherches infirment la vision que les médias diffusent des problèmes des enfants qui travaillent. Les médias ont tendance à les considérer globalement comme des prédélinquants, des mendiants fatalement condamnés à subir toutes les conséquences de la pauvreté. Ils parlent peu du soutien économique indispensable qu'ils représentent pour leur famille, de leur volonté de continuer d'aller à l'école et d'acquiescer un métier.

Il est essentiel de reconnaître que la plupart des enfants qui travaillent sont inscrits activement dans des réseaux sociaux et familiaux. En outre, même l'enfant qui vit complètement dans la rue participe à un groupe ayant des modes spécifiques de relations d'appropriation de l'espace, des façons de considérer la vie et la mort. Il n'est pas seulement la pauvre victime d'une société, un être exclu des modes de socialisation considérés comme normaux. Ne penser les problèmes des enfants *travailleurs* ou vivant dans les rues de Mexico qu'en termes d'exclusion revient à promouvoir la vision d'un individu idéal défini par son appartenance à une société normative. Favoriser par contre une compréhension plus fine et nuancée de ces enfants implique de participer à la construction d'une image sociale différente du problème du travail des enfants. Dans cette perspective, pouvoir influencer la conception des programmes qui leur sont destinés, sortir d'un strict rapport d'aide, pour leur donner les moyens de participer à la construction de solutions, c'est leur accorder un statut de sujet et d'acteur social.

Elvia Taracena
Escuela nacional de estudios
profesionales Iztalaca
Universidad nacional autonoma de
Mexico

Bibliographie

- BARCENAS, A., W. GUZMAN et L. C. RODRIGUEZ. 1992. « Niños callejeros, árboles para los que no quieren ver el bosque », *Periodico La Jordana*, Mexico, juin.
- BEJAR NAVARRO, R. 1994. *El mexicano : aspectos culturales y psicosociales*. Mexico, Universidad Nacional Autónoma de Mexico.
- BOURDIEU, P., et J.-P. PASSERON. 1970. *La Reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris, Minuit.
- BUENO, C. 1990. « Una lectura antropológica del sector informal », *Revista Nueva Antropología*, XI, 37 (avril) : 9-22, Mexico.
- CASTRO NIETO, G. 1990. « Intermediarismo político y sector informal : el comercio ambulante en Tepito », *Revista Nueva Antropología*, XI, 37 (avril) : 59-70, Mexico.
- CEMEDIN. 1992. *Informe del Centro Mexicano para los derechos de la Infancia*. Mexico.
- COESNICA. 1992. *Estudio de los niños callejeros*. Mexico.
- CORMAN, L. 1990. *Le Test du dessin de famille*. Première édition 1961. Paris, PUF.
- DE MEREDIU, F. 1990. *Le Dessin d'enfant*. Paris, Blusson.
- FLORES SANCHEZ, G. 1992. « Los niños : los seres más sufrientes de este planeta empobrecido », *Revista Metropoli* (avril), Mexico.
- LUCCHINI, R. 1993. *Enfant de la rue : identité, sociabilité, drogue*. Genève, Librairie Droz.
- RAMIREZ, A. 1985. *Quinceañera*. Mexico, Grñalvo.
- TARACENA, E., et M. L. TAVERA. 1992. *La imagen social del niño que trabaja en la calle*, *ENEP, Iztacala*. Mexico.
- TARACENA, E., et M. L. TAVERA. 1993. « Le travail des enfants au Mexique. La représentation du problème par les différents partenaires sociaux », dans V. de GAULEJAC et S. ROY, éd. *Sociologies cliniques*. Marseille, « Hommes et perspectives ».
- TARACENA, E., M. L. TAVERA et G. CASTILLO. 1993. « La représentation de la famille chez les enfants qui travaillent dans les rues de Mexico », papier présenté au colloque « L'Approche clinique dans les sciences humaines : possibilités et limites », Montréal, octobre.
- VAYLON, E. 1989. « Urge rescatar a 6 millones de menores adictos a las drogas », *Periodico El Dia*, Mexico, juillet.
- VAYLON, E. 1990. « En el país, ocho millones de pequeño trabajan sin ninguna protección legal », *Periodico El Dia*, Mexico, août.